“ Pour les grands dîners, je reconnais que la ribambelle de plats s'est faite moins interminable et que les menus méritent enfin leur nom. Mais, là encore, l'accessoire coûte plus cher que le principal. Les fantaisies du dessert n'ont plus de limites. On a découvert des petits-fours abracadabrants et surtout des fruits d'un exotisme absolument select. En même temps, le raisin ne connaît plus d'interrègne sur la table pendant les douze mois de l'année. Après Pomone, Flore, comme disaient nos aïeux. Le luxe des fleurs est devenu fabuleux. De véritables parterres courent le long de la nappe, autour des assiettes et des plats, s'enguirlandent aux flambeaux. Pour que cela coûte plus cher, adieu les roses et place aux orchidées !.....

“ Il y a encore dix ou quinze ans, les traditions de cotillon modeste s'étaient maintenues à Paris. Dans beaucoup de maisons, même opulentes, il y avait nombre de “ figures ” où l'on ne donnait rien. Quant aux accessoires, ils restaient à la maison pour un autre bal, lorsqu'on ne les avait pas pris en location. Et c'étaient de simples brimborions, des marmites en carton, des petits drapeaux, des cœurs dorés avec leur clef. Une maîtresse de maison eut l'idée de distribuer, dans un de ses cotillons, les premiers porte bonheur en or. Cela date d'il y a dix ans environ. L'idée parut excentrique, mais on la passa à la dame. Puis d'autres maîtresses de maison suivirent. Il est si doux de faire mieux que la voisine ! Et le monde parisien s'habitua à ces largesses...

Aujourd'hui, ça va bien. Un cotillon coûte très proprement de dix à vingt-cinq mille francs ! Danseurs et danseuses rapportent des porte-cigares, des épingles de cravate, des éventails de ze décorés de jolies peintures, des fleurs, des bougeoirs, des paniers dorés pleins de fleurs artificielles qu'on peut remettre à un chapeau de femme, des bourses en or.

* * *

Le *Figaro* appelle au secours de tous ces fous le bon sens. Les chrétiens savent que le bon sens ne suffit pas pour triompher des passions. Ce monde d'aujourd'hui, le monde qui fait tapage dans les grandes villes et qui donne le ton à tous les Français, ce monde est tout païen ; ce sont les mœurs, les folies, les infamies du temps où les apôtres saint Pierre et saint Paul arrivèrent à Rome et y prêchèrent l'Évangile. Ces Romains, ces Grecs avaient du bon sens ; leurs philosophes comprenaient qu'ils étaient insensés ; ils se rendaient compte de leur malheur : mais le bon sens ne suffit pas, mais l'expérience ne suffit pas. Pour vaincre une passion, pour savoir profiter de sa raison, des leçons des sages, des leçons de l'expérience, il faut encore, il faut nécessairement, il faut, de toute nécessité, le secours, la grâce de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Il a dit : *Sans moi, vous ne pouvez rien faire.*

Nous le voyons assez maintenant par la conduite des malheu-